

P O L A R

HERVÉ
CLAUDE



Crystal City

CRYSTAL CITY

La collection *L'Aube noire*
est dirigée par Manon Viard

© Éditions de l'Aube, 2016
www.editionsdelaub.com

ISBN 978-2-8159-2007-0

Hervé Claude

Crystal City

roman

éditions de l'aube

Du même auteur :

Romans :

Conduite à gauche, Ramsay, 1984 ; Le livre de poche

L'enfant à l'oreille cassée, Ramsay, 1986 ; J'ai lu

Le désespoir des singes, Flammarion, 1989 ; J'ai lu

Le jeu de la rue du loup, Flammarion, 1992

Les Amnésiques, Flammarion, 1995

Une image irréfutable, Ramsay, 1998

Pique-nique à marée basse, Ramsay, 2000

Riches, cruels et fardés, Série noire, Gallimard, 2002 ; Folio Policier

Requins et coquins, Série noire, Gallimard, 2003

Mort d'une drag queen, Actes Sud, 2007 ; Babel noir

Nickel chrome, Actes Sud, 2009 ; Babel noir

Mort d'un papy voyageur, Le Poulpe, éd Baleine, 2010

Les ours s'embrassent pour mourir, Actes Sud, 2010 ; Babel noir

Les mâchoires du serpent, Actes Sud, 2012

Nouvelles :

Le Journaliste, le Hasard et la Guenon, Seuil, 1996

Cocu de Sac, Suite Noire, éd. La Branche, 2008

La volupté du billabong (dessins de Loustal) Les petits polars,
Le Monde, 2014

« Il y a un fort dans le Sud où un meurtre a été commis... »
Carson Mc Cullers, *Reflets dans un œil d'or*

PROLOGUE

Il y a une mine, au nord-ouest de l'Australie, où un meurtre a été commis. Mais ce meurtre n'était qu'un des nombreux symptômes d'une maladie en train de se répandre comme une peste sur tout le pays.

Une mine, c'est déjà un lieu à part ; mais une mine dans le désert australien, c'est une extravagance. Vivre là, c'est s'absenter du monde pendant les semaines que dure une mission, c'est pénétrer dans l'un des derniers trous noirs de la planète. Y travailler, c'est sombrer dans la monotonie des heures et du désert, c'est tenter de se protéger de la chaleur qui cuit les cerveaux, c'est se tenir en équilibre au bord d'un gouffre. Avec, au fond, l'insidieuse attraction de l'alcool et de la drogue. C'est accepter, malgré la télé, la climatisation et Internet, de se mettre entre parenthèses des relations humaines normales. Et nouer d'autres relations, contraintes et addictives, avec d'autres travailleurs retenus dans la même prison.

Ceux qui travaillent là viennent du monde entier pour, sinon faire fortune, du moins amasser des dollars. Leur manque de culture et d'éducation est un sujet de moquerie pour la population australienne. On ironise sur leurs voitures somptueuses aux couleurs flashy, sur leurs tongs et leurs shorts qu'ils portent même en ville, sur les barbecues bruyants et alcoolisés au-delà de

toute limite. On les appelle les *bogans*, comme on dirait ploucs ou *rednecks* dans d'autres contrées.

Les femmes et les hommes qui sont pris, en travaillant là, dans l'étau de la chaleur et de la poussière, du ciel torride et de la clausturation, sont parfois poussés à des comportements incohérents et imprévisibles. Parfois aussi ils sont amenés à des face-à-face inattendus avec eux-mêmes. À leurs risques et périls. Ou au péril d'autrui.

C'est pourquoi on les paie au minimum cent cinquante mille dollars par an.

PREMIÈRE PARTIE.

ANTHONY

Chapitre 1

Devait-il prendre son fusil avec lui ? Ou pas ? Pendant les quelques minutes qu'il mit à s'habiller, Ross tournait cette question dans sa tête. Il n'en aura probablement pas besoin pour ce qu'il allait accomplir dans l'immédiat, mais ce fusil, il pouvait lui être utile plus tard.

L'avion arrivait à 7 heures 30 et s'il traînait encore des kangourous sur la piste, il faudrait bien les abattre. Pas question d'être responsable d'un accident. L'avion de la compagnie charter Network amenait chaque jour des travailleurs – une cinquantaine ce matin. Et même si les kangourous ne risquaient pas de l'envoyer dans le décor, il était inutile qu'il subisse des dommages et qu'on ne puisse pas réparer ici.

Ross rigolait intérieurement en y pensant : un 737 tout neuf, immobilisé au milieu de la mine, au milieu du désert, obligé d'attendre des jours et des jours qu'on vienne le délivrer de cette prison surchauffée !

Pour l'instant, la chaleur était supportable. Trois heures du matin, c'était le moment le plus agréable. Il n'aurait même pas besoin de mettre la climatisation dans le 4x4 ; pour une fois, il pourrait ouvrir les fenêtres pour se rendre à l'autre bout de la concession, à plusieurs kilomètres de son bureau. Il pourrait laisser entrer une légère brise, un léger souffle de la nuit du

désert. Après, quand il chasserait les kangourous avant l'arrivée du charter, la température grimperait en flèche. Vers 7 heures en ce mois de février austral, c'est-à-dire au milieu de l'été, il ferait 35 degrés et le soleil à peine levé les accablerait déjà avant de monter dans les 50 degrés au moment le plus chaud, en milieu de journée, lorsque des nappes d'air chauffées à blanc rôdent juste au-dessus du sol et brouillent la vue. À moins que ce soit seulement la fatigue et la lumière trop forte qui heurtent les yeux et provoquent des vertiges. Mais à ce moment-là, au moment où le soleil tombe sur eux verticalement comme une pierre, au moment où les hommes qui sont obligés de sortir déambulent, abasourdis, il ne sera plus en plein cagnard comme la plupart des ouvriers : il sera calfeutré dans son bureau sous le souffle givré de sa climatisation.

Pensait-il à tout cela au milieu de la nuit, en plein cœur de l'*outback*, pour éviter de réfléchir à la tâche désagréable qu'il devrait affronter ? Ou bien était-ce parce qu'il était mal réveillé, qu'il ne s'était reposé que quelques heures et qu'il détestait être tiré du lit en plein sommeil, en pleine obscurité ? Un peu des deux sûrement, et peut-être même pour d'autres raisons encore : trop de bière mal digérée la veille, trop de veille sur son ordinateur à regarder des pornos parce qu'il n'arrivait pas à s'endormir, trop de cachets pour tenter de dormir, justement, parce qu'il ne pouvait se permettre de passer une nuit blanche.

Il n'avait pas le droit de ne pas faire face à tous les problèmes qui se présentent sans cesse un mois à peine après avoir pris l'intendance de la mine. Cinq cents problèmes, cinq cents personnes à gérer, à nourrir, à loger : rien que ça.

Cette fois, c'était une tâche beaucoup plus difficile que toutes celles auxquelles il avait été confronté depuis son arrivée. Ingérable, en réalité. C'est pourquoi, au dernier moment, il se décida à prendre son fusil avec lui. Il aurait très bien pu repasser le chercher avant l'arrivée de l'avion, avant

CRYSTAL CITY

de faire l'inspection de la piste. Mais cet événement inattendu jetait le trouble dans son esprit... et même une sorte de peur, insidieuse et diffuse.

Il n'avait pas voulu penser en prenant ce job qu'il devrait un jour faire face à la mort d'un employé.

En pleine nuit, et dans des conditions étranges. Mort au cœur de ce désert inhospitalier. Pourtant dans ces lieux extrêmes, le danger est partout – en haut des grues, aux commandes des excavateurs, sous le soleil assassin tout simplement.

Mais le décès n'avait rien de naturel, d'après ce qu'on lui en avait dit au téléphone, dix minutes auparavant. Contre tout raisonnement logique, il se sentit vaguement rassuré en refermant la porte de son bungalow. Parce que son fusil était calé sur son épaule.

Chapitre 2

Ross avait laissé les fenêtres ouvertes sur la fraîcheur toute relative de la nuit finissante – presque une douceur, c'était si rare. Dans le pinceau des phares, la végétation chiche s'égrenait en taillis anémiés tout au long de la piste qui conduit au cratère. Sur la piste rouge, il dut freiner pour éviter un varan dont les yeux émettaient un éclair furtif et qui disparut aussitôt dans un buisson de spinifex. Troublé, Ross n'appuya pas sur l'accélérateur tout de suite ; il laissa le 4x4 filer en roue libre pendant quelques secondes. C'était la première fois depuis son arrivée qu'il en voyait un, et il le ressentit comme un mauvais présage. La mort d'un homme... Il repartit au ralenti le long du chemin rouge –, la couleur de l'infini *outback* australien – en direction du puits numéro quatre.

Son talkie-walkie se mit à grésiller : il appuya tout de suite sur le bouton pour répondre.

« Tu arrives ? »

— J'y suis presque, je vois déjà les phares de ta voiture. Je ne me suis pas trompé, c'est bien ici.

— Oui. Je t'aperçois aussi, mais dépêche-toi. Je veux que tu voies tout en l'état avant que tout le monde ne débarque. »

Ross aimait bien Ian, un des gardes de nuit, celui-là même qui l'avait réveillé en pleine nuit : il lui aurait presque pardonné.

Ils avaient sympathisé dès son arrivée en parlant du championnat de footy. Ross assistait à tous les matches des Dockers de Fremantle, tout au moins ceux qui étaient programmés pendant ses semaines de récupération à Perth. Ian, qui était Irlandais d'origine mais qui avait été élevé au Victoria, était un fervent supporter des Cats de Geelong, et le footy lui rappelait le football gaélique.

Il en avait bientôt fini de rouler dans ce no man's land de plusieurs kilomètres entre le village et la mine proprement dite. Il commençait à deviner dans l'obscurité les silhouettes inquiétantes des grues, des *conveyors* – tapis roulants – et de toutes ces constructions métalliques dont il ne connaissait pas encore l'utilité en détail. Toutes ces énormes araignées mystérieuses qui encadrent le puits comme une installation géante d'art contemporain. De l'art brut ou de l'art sauvage, plutôt.

Ce n'était pas de l'art, juste l'aboutissement de l'appétit vorace des hommes qui saccagent une terre ignorée de tous en toute impunité. Comme lui sans doute. À cette pensée fugace, il ressentit, au moment où il passa sous le dernier portique métallique avant de rejoindre la voiture de Ian, un serrement de cœur légèrement coupable. Pourtant, c'était lui qui avait choisi de venir travailler en enfer, un enfer qui avait pris l'aspect de ces constructions inhumaines en plein désert pétrifié ; et les seuls êtres qu'on y rencontrait la nuit, hormis les varans et les kangourous, étaient peut-être des morts.

Lesté de cette vague culpabilité, il coupa le moteur à une cinquantaine de mètres de son but. Il voulait arriver à pied afin de s'imprégner du calme provisoire du lieu. Avoir l'esprit le plus ouvert possible pour enregistrer mentalement tout ce qui pourrait servir par la suite. En essayant de ne pas se laisser perturber par l'environnement – les mouches, par exemple, qu'il chassait de son visage puisque, à peine sorti de sa voiture, elles l'agressaient déjà et tentaient de pénétrer dans ses narines et ses oreilles. Aussi il se

força à regarder le ciel en tournant le dos aux phares de la voiture du gardien. Comme toujours depuis son arrivée à la mine, la Voie lactée lui sauta à la figure. Des milliers, des millions d'étoiles qui semblent toutes proches et dessinent une somptueuse géographie du ciel. Cela lui fit relativiser ce qu'il allait devoir faire.

Le corps reposait contre la roue avant d'un camion gigantesque, un de ces engins à benne qui ne peuvent emprunter aucune route normale et qui ne servent que dans ce genre d'exploitation. Le diamètre d'une de ses roues fait le triple de la taille normale d'un homme. Dans la lumière des phares, dans cet espace limité par la lumière artificielle, le corps de l'ouvrier ressemblait à celui d'une poupée. Un étrange changement d'échelle due à la démesure de l'engin, qui donnait à la scène une impression de théâtralité, d'irréalité absolues.

Il s'agissait pourtant bien d'un cadavre.

« Il est encore tiède, tu peux vérifier. »

Ross crut Ian sur parole et évita de toucher le corps.

« Tu as remarqué quelque chose de bizarre ? »

— Il n'est pas mort depuis longtemps. Il a une blessure à la tête mais elle a peu saigné. Je ne pense pas que cela ait pu être provoqué par le camion.

— Ce qui veut dire ?

— Je crois qu'il a été amené là, tout simplement. »

Le gardien de nuit disait cela sans émotion apparente, comme s'il parlait de son dernier séjour à Perth. Massif et rouquin, il dépassait l'intendant d'une bonne tête et sa carrure de déménageur avait quelque chose de rassurant. Pas tout à fait assez cependant pour oublier tous les emmerdements que ce corps allait provoquer. Pour lui, mais pas seulement. Au téléphone, il avait demandé à Ian si c'était la première fois qu'une mort suspecte avait lieu à la mine. Ian, qui travaillait ici depuis l'ouverture, deux ans auparavant, le lui avait confirmé. Jusqu'à présent, il n'y avait eu que des accidents parfaitement identifiables.

Les deux hommes étaient seuls sous l'immensité de la voûte céleste et au milieu de nulle part. Juste un faisceau de lumière qui éclairait le corps d'un homme couché devant un pneu de camion énorme, les vêtements tachés de poussière rouge. Un bermuda à rayures et un tee-shirt blanc. Avec des Converse noires, pleines de poussière elles aussi. Si des empreintes avaient été laissées, elles seraient faciles à trouver. Il flottait dans l'air, lorsqu'il se tenait tout près du camion, une persistante odeur de transpiration aigre et d'alcool.

« Tu as bougé le corps ?

— Juste pour voir s'il y avait du sang, des blessures. Seulement à la tête...

— De toute façon, il faudra qu'on le déplace tout à l'heure : on ne pourra pas attendre l'arrivée des flics. Dans très peu de temps, le soleil va se lever et on ne pourra pas le laisser pourrir ici. Mais...

— Mais quoi ?

— Comment faire pour ne pas provoquer une émeute ? Je suis sûr que certains sont déjà au courant, et au petit déjeuner plus personne n'ignorera qu'il y a eu un mort.

— Pourquoi déjà au courant ? » demanda Ian.

Ross ne répondit pas. Ian affirma qu'il était seul lorsqu'il avait découvert le corps, au cours d'une de ses tournées d'inspection de nuit. Avait-il su tenir sa langue pendant tout le temps où il avait attendu l'intendant ? Pas sûr mais au fond, peu importait. L'onde de choc serait sévère de toute façon. La sécurité dans les mines, ils ne parlent que de cela dans les médias, alors que s'il y a une chose dont les propriétaires des exploitations se sont toujours fichus, c'est bien de cela ! Ross le savait pertinemment en venant travailler ici. Le rendement avant tout, même s'ils affirment toujours le contraire.

« Tu crois que ce pourrait être un accident ?

— Un accident de la circulation ? Ou un accident de bar ? Tu rigoles...

CRYSTAL CITY

— Non, je ne rigole pas. Il aurait pu se faire mal en chutant. S'il avait trop bu et qu'il était parti se balader dans la nuit...

— Je n'ai jamais vu personne se promener en pleine nuit, au fond de la mine, à 6 kilomètres du village. Ce serait une première ! »

Cela ne servait à rien de se perdre en conjectures ; il y avait sûrement plus urgent. Soit s'occuper du corps sans vie d'un ouvrier, un garçon d'une trentaine d'années, venu gagner de l'argent au milieu de nulle part et terminer sa vie, déjà attaqué par des insectes agressifs, étendu contre la terre – une terre rouge, la terre la plus inhospitalière du monde. Il prit sa décision.

Le jour pointait et les mouches tournoyaient, inlassables, autour d'eux. Ross était surpris qu'elles soient actives la nuit : encore un mauvais présage. À moins qu'elles se soient réveillées plus tôt que d'habitude pour profiter d'un festin inattendu ! Avec l'aide du vigile, il retourna le corps et le chargea dans son propre 4x4. Tant pis pour les empreintes et les indices. Personne au monde n'a le droit de laisser pourrir au soleil le corps d'un jeune homme blond qui la veille encore avait des rêves plein la tête. Des rêves de voiture ronflante et rutilante, de maison avec des escaliers de marbre où il pourrait organiser des barbecues gigantesques, des rêves de hors-bord et de piscine. Et sûrement de beaucoup d'autres choses.

Les cheveux du garçon dégoulinèrent de sa tête au moment où les deux hommes le déposèrent sur la banquette arrière. Ses vêtements étaient ceux du bar, qu'il devait porter la veille au soir. Pas sa tenue de travail, pas cette veste jaune flashy que tout le monde est obligé d'enfiler dans la journée. Ross glissa une bâche sous sa tête mais cela n'empêcha pas le sang de tacher le tissu du siège, bien que la blessure se fût arrêtée depuis longtemps de saigner. Sur le tee-shirt, quatre lettres : ACDC en lettres gothiques. Un fan du groupe de rock australien mondialement connu.

Chapitre 3

« Encore un de ces *bogans* qui avait trop bu ? demanda Anthony Argos.

— Peut-être, mais il avait une blessure à la tête...

— Il a pu se la faire en tombant, dans son ivresse ou son délire.

— Pourquoi dis-tu délire ? interroge Ross.

— La drogue, le crystal, la meth. Il y en a partout maintenant, ce n'est pas pour rien que Perth est surnommée Crystal City !

— Pas ici, pas à la mine ; les contrôles sont très stricts, tu le sais bien, Tony. J'ai même failli me faire renvoyer en arrivant parce que j'avais fumé un pétard plus d'une semaine avant, tu imagines ! Ils ont passé l'éponge, heureusement... »

Anthony fit entendre un rire épais dans le téléphone à l'autre bout de l'État.

« On est bien placés pour savoir que la drogue circule aussi chez vous, et pas qu'un peu, chez vos mineurs, vos *FIFO*, vos *bogans*, bref vos esclaves qui se font des fortunes en creusant jour et nuit comme les *shadocks* pompaient... »

Ross ne sut quoi répondre à la pique du journaliste. Ross était un *FIFO* mais il ne se considérait pas, à tort ou à raison, comme un *bogan*. Comme les autres travailleurs de l'exploitation

de minerai de Gujura, il partageait son temps entre les semaines à la mine et des temps de récupération à Perth. Un avion faisait la navette quotidiennement pour transporter les équipes qui se relayaient ainsi. *Flying In Flying Out*, on les appelait les *FIFO*. Mais *bogan*, c'était autre chose.

« L'autre jour, bifurqua Ross, j'en ai rencontré un particulièrement gratiné. Un mec sympa d'ailleurs, une bonne bouille. Mais il avait bu plus qu'il n'avait le droit au bar et il m'a montré ses deux photos préférées, qu'il gardait soigneusement dans son portefeuille. D'abord son 4x4 tout neuf qu'il a payé pas loin de cent mille dollars, m'a-t-il affirmé. Et l'autre, tu ne devineras jamais...

— Dis toujours.

— Une photo de Lara Bingle à poil ou presque. Tu sais, la bimbo de la télé-réalité... Tu vois le genre !

— Vous les payez trop.

— C'est le job qui veut ça. Ce n'est pas facile de conduire pendant huit heures d'affilée dans la fournaise sans même pouvoir écouter la radio. C'est pour ça qu'on les paie si cher, même s'ils ont la clim dans leurs engins.

— C'est pour ça que toi aussi, tu es beaucoup mieux payé que moi... »

L'intendant ne répondit rien : l'ours devait être mal réveillé. En tout cas, Ross n'aimait pas être assimilé aux *bogans*. Chez lui, il roulait dans une Toyota anonyme ; il avait fait des études d'économie, il allait au concert avec sa femme et il emmenait ses enfants au musée.

Argos avait déjà repris :

« C'est pour me raconter ces conneries de *bogans* que tu me téléphones ? »

Cette fois, son ton s'était ajusté à son humeur chagrine du matin. Le journaliste Anthony Argos (son vrai nom, c'était Argelopoulos, mais il l'avait raccourci au moment de sa naturalisation) avait mal dormi et il était bougon. D'abord, en arrivant

ce matin au siège du *West Tribune*, il avait découvert son bureau trop bien rangé par la femme de ménage, et il ne retrouvait plus ses dossiers. La nuit dernière, l'air conditionné de sa chambre s'était arrêté et il avait eu des douleurs à l'estomac. À cause des épices au resto indien. À cause... À cause de... En fait, parce qu'il était seul dans son lit. Son petit copain Peter était reparti à Melbourne depuis plusieurs semaines, et il ne l'avait toujours pas digéré. C'était à Melbourne qu'ils s'étaient rencontrés, au sauna Subway. Ils s'étaient si bien entendus que Peter était venu s'installer avec lui. Mais il avait été incapable de trouver un job à Perth. Ce ne sont pourtant pas les boulots de jardinier ou de vendeur qui manquent. Il aurait même pu travailler dans une mine, comme le copain Ross. Trop paresseux ? Prétexpte ? À 26 ans, Peter ne savait pas bien ce qu'il voulait, et maintenant Anthony dormait mal. Ce qui n'était pas une raison pour être désagréable avec Ross, qui tentait maladroitement de faire diversion :

« Ça va dans ta vie ? »

C'était juste la question à ne pas poser... et il y eut un long blanc sur la ligne. Anthony, vêtu d'un tee-shirt qu'il avait mis à l'envers et qui le serrait trop, lâcha le yaourt qu'il était en train de manger sur son pantalon fripé. Son immanquable plaisir du matin, il l'achetait à la supérette d'à côté en arrivant à la rédaction.

Quelle question ! Sa vie ? Peter, justement. Il en eut soudain les larmes aux yeux. Le départ du « gamin » n'aurait jamais dû l'affecter autant. Non, il n'était pas vraiment amoureux. Oui, il aimait vivre seul. Mais rien à faire : chaque fois qu'il pensait à Peter, il avait envie de pleurer. Trop sensible, le gros. Il en avait gâché son yaourt qu'il aimait tant. Et Ross l'entendit déglutir bizarrement. Surtout, ne pas insister.

« Tu ne veux vraiment pas venir, Tony, pour m'aider dans cette affaire ? »

— Pourquoi voudrais-tu que je vienne ?

— Parce que t'es le seul journaliste que je connais. Et t'es un fouille-merde...

— Ça ne marche pas comme ça. Ce n'est pas à des journalistes que tu dois t'adresser, mais aux flics.

— Bien sûr ! C'est déjà fait, évidemment !

— Ceux de Port Hedland ? Ce sont eux qui viennent ?

— Oui, ils vont arriver d'un moment à l'autre.

— Ils ont sûrement plus que moi l'habitude des bagarres de mineurs ivres...

— Qui te dit que le gars est mort comme ça ?

— Ça m'a l'air tellement classique !

— Moi, je ne trouve pas.

— Et tu en as l'expérience... glissa perfidement Argos.

— Non, bien sûr. C'est la première fois que je suis confronté à ça, je suis encore tout nouveau ici. Mais mon petit doigt me dit que ce n'est pas une affaire banale.

— Un mec de 30 ans qui meurt au milieu de l'*outback*, au milieu de nulle part, de toute façon ce n'est pas banal.

— Surtout si on retrouve son corps au fond d'un puits de mine, appuyé contre la roue d'un camion plus grand qu'une maison. »

Anthony réfléchissait tout en tentant maladroitement de récupérer le yaourt rose sur son pantalon clair. Les pensées du matin s'entrechoquaient. Pas raisonnable, ce yaourt ; il savait bien qu'il devrait fournir de vrais efforts pour maigrir mais il ne pouvait vraiment pas se passer de cette douceur du matin. Et s'il allait voir un peu du côté des mines, depuis le temps qu'il en avait envie ?

« J'ai peut-être une idée », finit par dire le reporter.

Ross avait procédé avec méthode, à peine revenu à son bureau alors que le jour se levait et que le thermomètre dépassait déjà les 35 degrés. Il avait d'abord prévenu la police de Port Hedland qui n'avait pas l'air pressée de réagir mais qui, après moult conversa-

tions et entretiens avec la hiérarchie, consentit à se déplacer. Pour plus de sûreté, Ross avait contacté aussi les dirigeants de Metallor Corp. afin de s'assurer qu'il ne faisait pas de bêtise. Eux aussi voulaient envoyer un expert pour tenter de circonscrire l'incendie qui n'allait pas tarder dans les médias. Les journaux parlaient sans arrêt de la sécurité, du travail pénible, des *burn-out*, de la vie coupée en deux et des difficultés familiales des mineurs. Et puis, bien sûr, de l'argent qui coulait à flots. Des salariés déboussolés, et des accidents suspects. L'éternel problème que représentent ces travailleurs venus du monde entier, aux poches remplies de dollars. Les médias allaient s'en donner à cœur joie. Et Ross serait dans l'œil du cyclone. C'est bien pour ça aussi qu'il avait téléphoné à Anthony.

Ross n'allait sûrement pas prendre l'avion pour Perth le lendemain comme prévu. D'ailleurs, dans la voiture qui revenait du puits 4 avec le cadavre de l'ouvrier sur la banquette arrière, c'était à ça qu'il pensait. Alors qu'il retraversait le désert entre la mine et le village et que les premières lueurs de l'aube donnaient au paysage des teintes miraculeuses de douceur, entre gris rose et mauve, complètement décalées avec la vraie nature de l'endroit et avec ce qu'il était en train de faire, l'intendant ne voyait rien de tout ça. Il pensait aux vacances prévues avec les enfants à Esperance. Vacances qu'il allait rater. Mais il n'y réfléchissait que pour éloigner de son esprit tous les emmerdements présents et à venir.

« C'est quoi ton idée, Tony ?

— J'ai trois jours de récupération et pas grand-chose à faire ici. C'est assez calme, en ce moment.

— Et tu pourrais... ?

— Oui, je pourrais venir incognito. Ça fait longtemps que j'ai envie de voir une mine comme la tienne. Là d'où viennent tous les dollars, toute la richesse de l'Australie occidentale. Je n'ai jamais le temps ni l'occasion.

— Tu sais, ce n'est pas facile d'être autorisé à venir ici...